

23 février 2022

(Photo-roman)

(Titre à venir)

Guy Catalo (textes)
Jean-Pierre Montagné (photos)

Un photo-roman en forme de cadavre exquis, dialogue entre un photographe et un auteur.

Chaque envoi de photos inspire un nouveau chapitre.

Jusqu'où iront-ils ?

Chapitre UN

Impression soleil levant.

1 - L'espérance revenait depuis qu'elle avait croisé cette silhouette blanche immobile appuyée au mur de la rue en bas de chez elle.

Était-ce lui ?

Elle reprit son téléphone.

Allait-il enfin répondre ?

Vu du balcon de son immeuble près de la plage, le ponton métallique surplombant les marées de l'Atlantique Nord restait comme à l'habitude, nu, désolé, un vulgaire enchevêtrement de poutrelles métalliques rouillées témoignant seules des splendeurs oubliées d'une salle de concert, d'un théâtre de la mer ayant entendu et applaudi les meilleurs comédiens, les plus grands concertistes de l'ère victorienne.

L'ombre avait disparu.

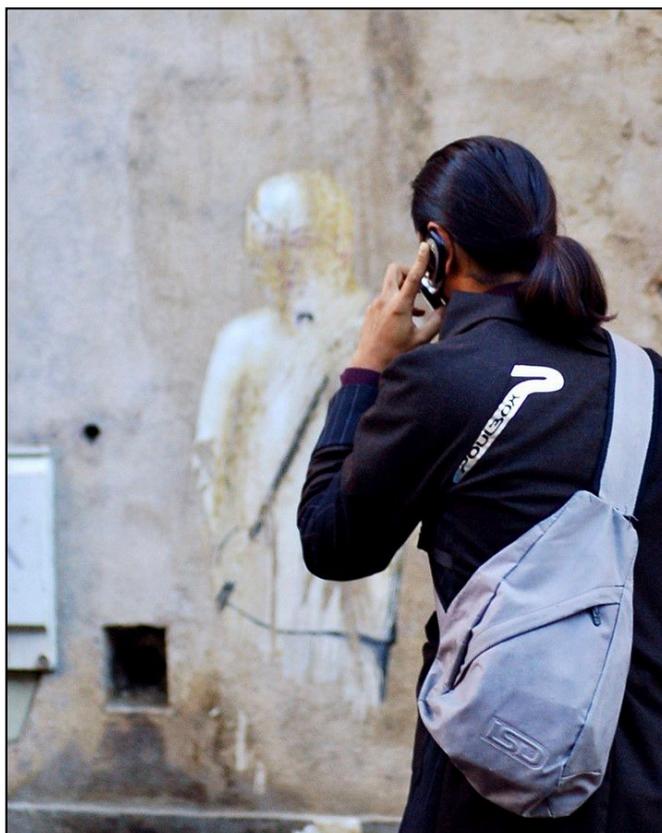
Une ombre blanche, trace caractéristique laissée par les évadés de tableaux.

Il n'avait pas pointé.

Elle composa le numéro pour la dixième, centième fois peut être, la sonnerie lui parvenant comme un écho renvoyé par les parois d'une haute falaise du Sussex, semblait venir d'un appartement désespérément vide. Elle savait qu'il était là, allongé dans la chambre, son corps d'athlète ratatiné, rabougri, coincé dans un angle de la pièce, son esprit pétrifié par ses pensées. Une fois dehors, sortis du sas, ils en passaient tous par là : se lover à la nuit tombée dans un angle de leur chambre.

Rien n'avait changé.

Voilà maintenant quelques années, en observant ce tableau impressionniste posé devant elle sur un chevalet de l'atelier, des enfants au bain peints sur une plage surplombée de hautes falaises, elle avait eu au premier coup d'œil, le sentiment qu'il manquait quelque chose.



Plus elle le regardait, plus le doute s'installait, il en manquait un, là, au premier plan.

Lorsqu'elle avait commencé la restauration de cette œuvre de Constable exposée à la London Galerie, elle avait étudié pouce par pouce toute la toile, photographié, inventorié chaque baigneur, leur emplacement sur la plage, les vêtements, les caractéristiques physiques, les dégradations des pigments. Ensuite était venue l'envie de retrouver les modèles et leur origine. Au début, cela lui avait semblé une utopie car ils ne pouvaient exister vu la date du tableau.

– Ils ne peuvent exister, en es-tu bien sûre ? lui dit Gahâlidé, le djinn du Monde Dailleurs.

Elle se retourna, étonnée. Personne, mais cette petite phrase avait fait son effet.

– Oui, en es-tu bien certaine ?

Troublée, elle s'était lancée à leur recherche.

Une occupation en marge de son travail de restauratrice d'œuvres d'art. Évidemment, il n'est pas nécessaire de retrouver les modèles des tableaux pour en restaurer la peinture, mais cette chasse devenue son dada, son hobby, la passionnait. Elle ne pouvait s'en défaire. Rencontrer Lisa Del Giocondo, la Mona Lisa en chair et en os, touchait à l'obsession, elle devait y arriver un jour, cela demandait un entraînement de tous les instants. Que d'agréables moments passés avec ces modèles de différentes époques de la peinture ! Les impressionnistes, très romantiques selon elle, l'inspiraient, et elle se passionnait, changeait de personnalité dès l'entrée dans les œuvres de Renoir, Monet, Cézanne, Degas... Alfred Sisley, William Turner et John Constable, anglais de naissance exposés à la Tate Gallery, l'intéressaient particulièrement.

Devenue experte elle connaissait tous les personnages de bon nombre de leurs tableaux, pouvant aisément vérifier lesquels disparaissaient ou revenaient, également ceux qui venaient s'ajouter à la peinture initiale, une expertise fort utile au service des plus grandes salles de vente aux enchères et aux musées du pays.

Les personnages de ce tableau, elle les avait rencontrés, toutes et tous, les enfants et leur mère, les grands-pères construisant des châteaux de sable avec leurs petits-fils, les couples allongés sur la plage pareissant au soleil sous les ombrelles ou à l'ombre des hautes falaises du Sussex, les Souths Downs si chères à Conan Doyle qui en avait fait le contexte de son dernier roman, *The Lion's Mane*, raconté par Sherlock Holmes lui-même.

Aujourd'hui, il fallait se rendre à l'évidence, l'enfant au teeshirt vert n'était plus là ! Un vrai scandale à l'anglaise ! Il avait filé !

Il leur avait échappé et ses parents assis tout près de lui n'avaient rien vu ni entendu. Le lion de Sherlock serait-il revenu hanter ces falaises ?

À sa sortie du sas par la porte entrouverte, une porte insignifiante à petits carreaux et bois, familière par sa peinture rouge typique de nos anciennes *Red telephone box*, porte d'une cabine de bain, permettant de s'évader des toiles de maîtres, d'y entrer aussi, il n'avait pu se défaire de son addiction pour l'eau et il était devenu maître nageur sauveteur.

En dehors des astreintes de surveillance de la baignade, il se passionnait pour la nage et pouvait rester dans l'eau des heures, en toutes saisons, parcourir des kilomètres, s'entraînant pour la traversée de la Manche. Ainsi, matin et soir il effectuait nombre de longueurs entre la plage et ce tas de ferraille rouillée qu'était devenue la West Pier, vieille estacade en béton et métal, architecture à la mode de la fin du 19^{ème} siècle, plusieurs fois incendiée, effondrée, échappée aux bombardements des nazis, délaissée par les autorités mais toujours debout plus de cent cinquante ans après son inauguration en grande pompe par la municipalité de la ville. Un vestige industriel, typique d'une époque victorienne passée dont la royale Angleterre ne pouvait véritablement se détacher, croyant que son éloignement des autres pays européens lui apporterait le salut grâce à un Dieu qui sauverait sa Reine.

Pourquoi un tel engouement hier pour cette jetée et un tel désintérêt aujourd'hui, se demandait-il pensif lors de ses surveillances monotones, assis sur son banc derrière les baigneurs et baigneuses mollement allongés sur le sable chaud. (Si je voulais être auteur à la mode de romans sexys mais pas trop, je rajouterai : « un œil d'envie tourné vers les corps des filles allongées demi-nues, offertes au soleil »).

Il adorait être le soleil.

Il aimait surtout s'allonger sur une poutrelle, sécher son corps d'athlète avant de le laisser retomber dans l'eau pour un nouvel aller-retour, testant la rapidité de son crawl et éloignant les émois de sa libido déclenchés par les baigneuses bronzant sur le sable. Parfois, il grimpait tout en haut de la structure métallique, au mépris des écriteaux municipaux et du danger, se sentant alors, plus fort, plus haut, plus loin, plus brillant, plus maître de ce monde qui l'entourait.

Le soir, dans la chambre de l'Immeuble au balcon donnant sur la mer, il restait seul et lui venaient les cauchemars qui l'avaient envahi lors du passage de la porte rouge aux petits carreaux.

À l'inverse de sa journée d'athlète, assis, son corps ratatiné, dans un angle de la pièce, il se sentait vidé, rabougri, pétrifié, comme s'il devait payer un tribut quotidien lui permettant de rester hors du tableau.

Les premières mesures du Good Save the Queen résonnaient sans arrêt.

Il savait, il n'avait pas pointé, elle l'avait retrouvé.

C'était elle et pour l'heure il n'arrivait pas à se rapprocher du téléphone posé sur la table. Il y a peu au petit soir, rentrant de la plage, vêtu de son peignoir de bain blanc, il l'avait aperçue, et s'était à demi caché dans un renforcement de mur, haletant, alors qu'elle passait non loin de lui le téléphone à l'oreille.

Il aurait bien voulu lui envoyer un message, ne pas avoir à lui parler, mais depuis que la boîte jaune du quartier avait explosé, les posts atterrisaient dans une vieille poubelle, réceptacle de tous les ragots injurieux qui pouvaient se propager sur la toile mondiale. C'était bien commode ce couple très assorti, la boîte aux lettres explosée ne recevait plus les messages et il suffisait de fermer le sac plastique du vide-ordures pour enterrer définitivement les millions de courriels diffusés tous les jours dans le monde.

2 - Maintenant qu'elle l'avait retrouvé, finalement pas très loin du sas de sortie, assis sur le banc du poste de sauvetage de la plage de Brighton, elle ne le lâcherait plus et n'aurait de cesse de le replacer dans son tableau d'origine.

Traverser la Manche pour lui échapper devint rapidement un objectif lorsqu'il s'aperçut qu'il était découvert. Il n'y avait pas d'avenir avec elle sinon retourner sur la plage de son enfance dans le tableau et y rester indéfiniment. Il n'avait aucun goût pour alimenter les salles de musées et être sans arrêt ébloui par les flashes agressifs des smartphones.

Il connaissait aussi toute la difficulté de cette traversée à la nage, les courants, la température, les cargos qui pullulent dans le chenal, la pollution de l'eau, les nappes de mazout à la dérive, les sacs plastiques, les méduses géantes à crinière de lion, les garde-côtes et les canots de réfugiés. Partir de Brighton rallongeait notablement la distance et diminuait les chances de réussite, il devrait caboter d'un cap à l'autre, deux jours environ pour longer les falaises, se reposer une nuit et un jour dans un hôtel proche de la centrale nucléaire avant de s'éloigner vers les côtes françaises. Trois journées de nage d'approche un peu laborieuses mais nécessaires. Arriver à Boulogne serait le mieux pour éviter une trop grande distance de nage. Il savait que son entraînement lui permettrait de traverser sans fatigue, rapidement, de nuit. Il pouvait égaler facilement le dernier record de moins de sept heures pour vingt et un miles seulement entre Douvres et Calais, la distance habituelle que parcouraient les champions agréés. Il évaluait son temps de traversée à trois heures supplémentaires car il devrait parcourir trente miles environ du Cap Dungeness, sa dernière escale anglaise, jusqu'à son arrivée sur la Côte d'Opale, un peu à l'écart, au Sud de Boulogne sur Mer. Environ dix heures à nager, il s'était déjà essayé avec succès pratiquant des allers et retours le long des côtes, en hiver, supportant très bien le froid protégé par la fine couche d'air sous le néoprène.

Arrivé dans les dunes basses de la plage d'Écault, il pourrait facilement cacher ses palmes et sa combinaison dans le sable, s'habiller de vêtements secs, gagner à pied le premier village, attraper au vol un bus et un train, rejoindre la capitale française où, se fondant dans la foule dense il passerait inaperçu. Il devrait éviter les musées parisiens et les œuvres qui pouvaient l'attirer, particulièrement celles des maîtres anglais de l'impressionnisme et leurs amis français, terrains favoris de traque des évadés de tableaux. C'est là qu'elle le rechercherait prioritairement dès qu'elle ne le verrait plus sur son banc de plage. D'abord les musées de la Tate Gallery à Londres, en Cornouailles et à Liverpool, ensuite et très vite les parisiens, Giverny, Marmottan, Orsay...

Seul restait à résoudre un problème : à quel poste frontière faire tamponner son passeport devenu obligatoire maintenant pour entrer dans l'Union Européenne ?

Souvent, assis sur son banc de sauvetage à regarder les baigneuses, il avait égrené, récapitulé sans fin à voix basse les différentes étapes du parcours et les reconnaissances effectuées le long de la côte anglaise, étudiant les itinéraires des bateaux de pêcheurs, des garde-côtes, des plaisanciers, les rails de passage obligé des cargos. De nuit il ne risquait pas vraiment d'être repéré, il nagerait sans éclai-

rage, montre GPS au poignet. S'il partait vers vingt-deux heures, il pouvait espérer arriver au petit jour et passer inaperçu sur les chemins sableux menant au village proche. Manger un croissant frais et boire un café arrosé de calva en bon normand au bistrot du coin - ils sont légion en France, ouverts tôt le matin - gagner ensuite rapidement le départ du premier bus serait un jeu d'enfant.

Ce soir-là, il était prêt, rassemblait dans sa chambre son matériel, tuba, lunettes, réserve d'eau vitaminée et quelques vêtements.

Au son du Good Save the Queen. Le téléphone sonnait sans arrêt, vibrant fortement comme si elle avait compris.

Il ne passa que peu de temps lové dans l'angle de sa chambre, sa décision prise il fallait agir mécaniquement.

Elle ne devait pas savoir qu'il n'était plus là, alors ne rien changer, laisser ce maudit smartphone sonner sur cette table, enfiler sa combinaison, charger son sac de nage sur ses épaules, dessaler sous l'eau douce du robinet de la cuisine et épingler sa paire de chaussures de plage habituelle comme il le faisait tous les soirs, pour les laisser sécher bien en vue sur la rambarde du balcon, fermer sa porte à clé et partir dès l'obscurité venue, en espérant ne pas s'éloigner trop longtemps et revoir bientôt les Seven Sisters crayeuses de son Sussex natal.

Posant le pied palmé du départ dans l'eau polluée de la Manche, il ne se doutait guère qu'un long périple commençait.





